

io

FESTIVAL
D'AVIGNON

Numéro neuvième / Espæce – Les Âmes mortes – Babel 7.16 – Tous contre tous
binôme #7 – Gruwez – Layera – Leïla se meurt – Les 120 Journées de Sodome



La Reine Blanche

scène

des arts

et des sciences

2 bis passage Ruelle 75018 Paris
01 40 05 06 96 reineblanche.com
reservation@reineblanche.com

Marianne Basler
Jean Alibert
Xavier Gallais

Présents parallèles

de Jacques Attali

07 / 09 - 03 / 11

Mise en scène

Christophe Barbier

Scénographie

Pascal Crosnier-Beretti

Costumes

Colombe Lauriot-Prévost

Création sonore

Stéphanie Gibert

Lumières

Christophe Barbier et Paul Hourlier

La terrasse



ÉDITO

IL EST TROP TÔT POUR UN TITRE

Le 7 juillet dernier, alors qu'on attendait, place des Héros, à 6 heures du matin, la livraison des 2 666 premiers exemplaires de la gazette, on s'est dit : « Putain, on est loin d'être OK. » C'est que le temps et l'espace, à Avignon, se rétrécissent au format XS. Tout se distord, le ciel, la nuit et la pierre. Le sommeil n'existe pas.

Et puis, jour après jour, on a pris le pli. Certes, nous avons déambulé dans les ruelles, souvent avec impatience, naufragés de la Méduse dans la mer trouble des quelque 150 salles de spectacle... Mais ceux qui errent ne se trompent pas, et dans la ville des Papes, tristesses et idées grises ne sont que passagères. (Damnés critiques de théâtre qui se laisseraient blaser par le soleil avignonnais ! C'est qu'on en croise, dans les rues pavées, des membres fantômes, démons errants, tigresses désolées, âmes mortes...)

Alors qu'avons-nous souhaité faire, nous, avec cette épée de papier qu'est l/O ? Pour fendre la tiédeur, le kitsch et le consensuel. l/O a voulu être le kit de survie du festivalier dans ce Babel des scènes. Interviews, sujets (à vif), rumeurs (au petit jour), chroniques (d'assassinat du mauvais goût) : les surfaces de nos pages sont hétéroclites ; elles proposent 99 façons de parler du spectacle vivant. Sans pour autant jouer les prima donna, nous avons essayé de résister à la dictature du cool : ça n'a l'air de rien, mais ça exige de la volonté et de l'imagination. Douce virtuosité !

L'ultime étape maintenant : going home. Retrouver le pays de Nod, celui d'avant la fièvre festivalière. Mais conserver cette envie de rester coûte que coûte au cœur de ce qu'on veut défendre : la création, la poésie, la pensée... Les possibles. Quand l'amour du théâtre va, alors ça va, ça va le monde !

La rédaction

SOMMAIRE

FOCUS IN PAGES 4-5

ESPÈCE

LES ÂMES MORTES

BABEL 7.16

FOCUS OFF PAGE 6

TOUS CONTRE TOUS

BINÔME #7

REGARDS PAGES 8-9

WE'RE PRETTY FUCKIN' FAR FROM OKAY

LA DICTADURA DE LO COOL

LEÏLA SE MEURT

LES 120 JOURNÉES DE SODOME

BRÈVES DES FESTIVALS PAGES 10 & 12**LA QUESTION** PAGES 12, 14 & 15

JOHNNY LEBIGOT

CLARA LE PICARD

CHRISTIAN BENEDETTI

REPORTAGE PAGE 15

VINCENT C./ LE PALACE



NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUV-

IN ESPACE

CONCEPTION AURÉLIEN BORY OPÉRA GRAND AVIGNON JUSQU'AU 23 JUILLET 18H

« Vivre, c'est passer d'un espace à un autre en essayant le plus possible de ne pas se cogner. » (Georges Perec, « Espèces d'espaces »)

BORY NOUS PLIE ET NOUS DÉPLOIE

— par Frère Charles Desjobert, dominicain et architecte —

Aller voir « Espèce » d'Aurélien Bory ; aller vivre « Espace » à l'Opéra ; lire « Espèce d'Espaces » de Georges Perec. Iconoclasme que de tordre ainsi ce superbe titre, diraient certains si ce geste n'était le prolongement de celui de Perec.

Ce livre incontournable pour tout étudiant architecte n'évoque pas seulement un « drôle d'espace », une « typologie spatiale » ou des « espaces en tout genre » : « Espèce d'espaces » conte en réalité la vie de l'espèce humaine dans l'espace qu'elle déploie autour d'elle et qui se développe malgré elle. Le titre soudain s'humanise, et comme un condensé qui déploie le livre, « Espèce » nous fait vibrer de l'écho des mots écrits et théâtralisés. Le texte de Perec n'est pas lu dans cette pièce et pourtant c'est lui que l'on entend sans bruit dans l'espace en extension.

Le rideau se lève sur l'espèce humaine qui ne se détache pas du fond noir. Le simple décor qui apparaît nous plonge déjà dans l'écriture précise et sporadique, sociologique, autobiographique et architecturale de Perec : « Noter ce que l'on voit. Ce qui se passe de notable. Sait-on voir ce qui est notable ? Y a-t-il quelque chose qui nous frappe ? Rien ne nous frappe. Nous ne savons pas voir. » Mais que voir ? Rien n'est moins

architectural que ce grand mur noir, sans qualité, habité sans l'être et flanqué de deux sorties de secours surplombées de leurs habituels « blocs autonomes d'éclairage et de sécurité » qui diffusent leur lumière verte et coupante : ces blocs lumineux qui même à l'opéra empêchent toute salle de faire le noir. Le noir d'aujourd'hui est toujours teint de vert et la main de Perec n'aurait pu que le voir : pour écrire, « Il faut y aller plus doucement, presque bêtement. Se forcer à écrire ce qui n'a pas d'intérêt, ce qui est le plus évident, le plus commun, le plus terne. »



Tout est vivant d'une prouesse technique fascinante

Nous aimons que le théâtre soit parole, mais le poète veut nous mener ailleurs. C'est l'écriture qu'il préfère inscrire dans l'espace : aucune page du livre n'est lue, mais le livre se tord, pour former une lettre, puis un mot, et proclamer du blanc des pages sur le mur noir : « Vivre c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner. » Si le poète veut nous obliger à « voir plus platement », il faut pourtant « déceler un rythme ». Alors tout le décor se meut, à

la force des bras, dans une danse poétique et méticuleuse qui avale les corps des danseurs, les pousse et les élève. L'espace ployé permet l'élévation... et, redressé, entraîne la chute : il joue des corps. Le mur articulé se révèle simple décor, montre son dos « enlvré », son revers, qui devient façade à son tour. Les hommes et femmes qui traversent ces lieux se cherchent, s'attendent, laissent deviner leur fragilité et l'attention permanente qu'ils se portent quand bien même le lieu se déroberait. Ces corps s'incurvent et s'arc-boutent, s'allongent, se rétrécissent, se déforment pour tenir dans les caissons d'architecture, pour devenir géants ou pour devenir nains, jusqu'à la rupture d'équilibre. Tout est vivant d'une prouesse technique fascinante, animé par la force des bras. S'il s'agit d'écriture, la réponse est mathématique : lieux et hommes marqués par les variables de l'espace et du temps suivent les trajectoires, dont on aimerait connaître les fonctions numériques associées $[f(x,y,z,t)]$. Pas un mot et pourtant, depuis les lettres « quadrimensionnelles », le verbe résonne dans les marges, très grand blanc entre les noires lettres. C'est Perec sans un mot, c'est une danse et un acte, c'est une espèce dans un espace. Bory nous plie et nous déploie.

FOCUS — TROIS FACES DU IN

IN LES ÂMES MORTES

MISE EN SCÈNE KIRILL SEREBRENNIKOV LA FABRICA JUSQU'AU 23 JUILLET 15H

« Dans la Russie des années 1820, Tchitchikov cherche fortune et applique une idée peu commune : acheter à très bas prix les titres de propriété de serfs décédés mais non encore enregistrés comme tels par l'administration. »

LA MORT DANS L'ÂME

— par Augustin Guillot —

Cette édition du festival aura donc programmé deux adaptations de romanciers russes. Mais alors que Bellorini peinait à s'émanciper de la dimension foraine de ses précédentes pièces, Serebrennikov, en assumant entièrement un parti pris burlesque, parvient avec une grande maîtrise à restituer l'âpreté métaphysique des « Âmes mortes ».

Par l'adoption d'une esthétique de cabaret, le metteur en scène radicalise l'ironie de Gogol. Mais cette radicalisation est aussi une appropriation très singulière, puisque c'est toute la dimension psychologique du roman qui se trouve expulsée au profit d'un grotesque souvent inquiétant. Grimaces outrancières, mouvements déambulatoires, usage du travestissement contribuent à ériger sur scène une humanité monstrueuse, à l'image de ces acteurs singeant, par leurs mimiques et leurs gestes primitifs, de jeunes garçons en costume bavarois. De masque, il est donc éminemment question dans cette adaptation, comme en témoignent grimaces, déguisements, travestissements et changements de rôles permanents, la vitalité même de la mise en scène se présentant comme le masque d'une réalité qui s'est rendue étrangère à la vie.

L'usage du travestissement d'ailleurs, dans une distribution entièrement masculine, s'inscrit moins dans une volonté de subversion des rapports genrés que dans une esthétique expressionniste de la bouffonnerie par laquelle les personnages se confondent entièrement avec leurs types sociaux. Ainsi sont-ils réduits à leur propre simulacre, le masque social ne dissimulant plus la profondeur retorse, perverse et contradictoire d'une psyché, mais le vide d'une existence factice.



Lecture sociale et métaphysique du roman

C'est pourquoi, chez Serebrennikov, le masque n'est pas là pour cacher une essence derrière une apparence. Ne dissimulant plus rien si ce n'est qu'il n'y a rien, il devient au contraire un masque mortuaire derrière lequel il n'y a que le néant et la mort. Là réside le pessimisme radical de la pièce. Et si aucun modèle d'identification morale ne nous est présenté, si aucune possibilité de salut ne nous est ouverte, alors il n'est plus même possible de déclarer à aucun personnage : « Tu jetteras ce déguisement hideux qui te défigure, et tu deviendras d'un métal aussi pur que les statues » (Musset).

Remarquable, cette mise en scène l'est donc par la très grande cohérence de ses choix. La veine burlesque est en effet maintenue tout au long de la pièce, au point que certains pourraient lui reprocher une systématisme qui se refuse à toute possibilité de déraillement. Mais cette cohérence se justifie pleinement, car, par son refus du réalisme psychologique, Serebrennikov parvient à puissamment nouer lecture sociale et lecture métaphysique du roman. La satire, évidente, trouve de nombreux échos dans la situation de la Russie contemporaine. Gogol fait un constat qui devient à partir du XIX^e siècle une forme de lieu commun : l'argent ne s'est pas simplement substitué à Dieu, mais il l'a tué. Par ce meurtre, le Capital a révélé à l'homme sa propre vacuité. Dieu était l'illusion qui lui permettait de se donner la profondeur d'une âme. De la mort de Dieu résultent donc la mort des âmes et la réduction de l'homme à sa simple apparence. Serebrennikov nous livre ainsi une vision du monde saisissante. « On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités », écrivait Pascal. Les âmes sont bien mortes, et le sujet, absent à lui-même, s'est absorbé dans sa propre grimace.

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.



« Babel 7.16 » © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

IN BABEL 7.16

CHORÉGRAPHIE SIDI LARBI CHERKAOUI ET DAMIEN JALET COUR D'HONNEUR JUSQU'AU 23 JUILLET 22H

« La pièce convoque le choc des langues et des corps porteurs de différentes nationalités, la diversité et la difficulté à être dans la coexistence et confronte l'unicité à la communauté. »

BABEL LA VIE

— par Rick Panegy —

On ne s'attendait évidemment pas à du Pieter Brueghel l'Ancien sur les murs du palais des Papes. Ni à une reconstitution de Shinar dans la cour. Une évocation tout au plus... On espérait voir davantage. Davantage que ce « Babel »-là, un spectacle souvent agréable, mais particulièrement verbeux, et en surface aux pourtant multiples tableaux délicats et parfois très beaux...

On espérait voir s'envoler les mots, redécouvrir un nouveau langage, transcender la limite du verbe par le corps. Autrement dit, on rêve d'un nouveau mythe : un « Babel » qui, au lieu de séparer les hommes, les disperser et briser leur arrogance, les réunirait autour d'un nouveau langage, celui de la danse et du corps. C'est pourtant bien ce qu'ont semblé désirer faire les deux chorégraphes belges, qui travaillent ensemble régulièrement depuis plusieurs années, dans cette nouvelle version de leur « Babel (words) » de 2010. Hélas, on parle beaucoup dans ce spectacle qui aurait pu mettre davantage le corps au centre des solutions à l'incommunicabilité. C'était d'ailleurs l'objet du très beau préambule qui inaugure le spectacle. Un retour à la langue du corps. Mais la suite du spectacle, à l'instar du « Babel » de 2010, surfe sur l'humour, un humour du mot qui sonne maladroit et n'évite aucun cliché sur les communautés... En outre, il s'embarrasse de nombre de tirades « stand-up » aux allures mi-pédagogiques mi-second degré au cours desquelles un discours sur les différences, l'universalité, la nécessité de l'autre, les difficultés de communiquer prend une importance de plus en plus grande, est passé au tamis de l'ironie, et reste – dommage – en surface.

« Babel 7-16 », au détour de quelques tableaux collectifs maîtrisés, ne manque pas de s'enliser dans certaines scènes gênantes (celle par exemple, interminable, d'un retour au primitif). On ne sait quoi penser non plus du maître de cérémonie de ce ballet, un Nimrod sympathique qui surfe sur les identités revendiquées... En tout état de cause, les danseurs, de toute origine, font valoir leurs différences dans ce récit illustré du mythe : la recherche de l'unité échouant, chaque groupe finit enfermé dans sa structure métallique. Ces modules d'Antony Gormley donnent à ce « Babel » un ensemble architectural élégant qui permet, c'est une réussite, un incessant chassé-croisé entre la danse et le récit, une imbrication de l'un dans l'autre, suggérant des lieux divers et restructurant l'espace qui prend une dimension particulière dans la Cour. Ces éléments de scénographie, représentant les cinq continents, sans cesse en mouvement, jusqu'à se réunir pour former la Tour, sont l'élément central de la narration du spectacle, jusqu'à ce qu'après l'échec de la construction, dans un joli tableau final mais ô combien appuyé, chacun se retrouve enlacé, par les pieds : c'est sans ces cages/continents, sans les mots, et par les pieds que chacun avancera vers davantage de cohésion. L'impression collective est massive mais trop peu exploitée, ou trop polluée par l'irruption du discours. Ce « Babel » est trop illustratif, trop dispersé pour espérer élever la performance dans les essences mythiques qu'il aurait dû embrasser. Il regorge pourtant d'instantanés élégants, voire forts, particulièrement ceux qui incluent les chants ou les percussions, ou ceux qui donnent leur place aux tableaux collectifs, mais l'humanisme affiché et l'esthétisme recherché suffisent-ils à transcender le sujet ?

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

OFF TOUS CONTRE TOUS

MISE EN SCÈNE AVEC ALAIN TIMÁR THÉÂTRE DES HALLES 11H

« Dans un climat de terreur et d'oppression politique, l'action se déroule en Occident mais pourrait se passer en Asie. »

GRÂCE AU PLATEAU

— par Youssef Ghali —

Dans le cadre de l'année France-Corée, Alain Timár s'est envolé pour Séoul afin de créer une pièce rarement jouée. En résulte un retour magnifique à la pureté du geste théâtral, qui résonne au-delà de toute frontière.

Il s'agit peut-être d'un lieu commun, mais il reste impressionnant de constater à quel point le théâtre sait parfois poser un œil visionnaire sur le monde et se rendre universel. Et ce sont précisément des textes comme « Tous contre tous », avec leur si belle acuité, qui font que nous ne cesserons jamais de le répéter. De cette pièce pourtant presque oubliée d'Arthur Adamov, il y avait apparemment longtemps qu'Alain Timár désirait faire quelque chose. Mais il aura fallu une invitation de l'Institut national des Arts de Corée pour que sa volonté se réalise, et c'est de cette belle rencontre – celle d'un metteur en scène impatient de faire entendre un texte puissant, d'un pays désireux de faire rayonner son amour du théâtre et d'une troupe de jeunes acteurs entièrement dévoués à leur art – qu'est né ce spectacle absolument bouleversant et qu'il serait bien triste de rater. Adamov et Timár nous emmènent ici dans une contrée imaginaire, inconnue, mais qui ne nous semble à aucun moment

étrangère : frappée par des difficultés économiques, rejointe par des malheureux en recherche de jours meilleurs, et peuplées d'hommes et de femmes désespérément humains que la peur, la colère et l'ignorance poussent à la haine, au repli, à la violence et à la trahison.



Un théâtre simple et pur

Cette porosité entre ce monde et le nôtre, Alain Timár choisit de nous l'exprimer à travers son choix d'une mise en scène d'une sobriété remarquable, où tout se fait à vue autour d'un simple carré blanc, destinée à laisser toute leur place à quinze jeunes acteurs, tous issus de l'Institut national des Arts de Séoul et jouant dans leur langue (le texte a été traduit en coréen par Jae il Lim), qui peuvent ainsi déployer devant nous toute leur humanité afin de nous remettre enfin face à nous-même. Étrangers en Avignon, donc, et dont la différence agit ici comme un miroir destiné à nous rappeler que, d'où que viennent les hommes, ils souffrent tous des mêmes maux. Accompagnés par un musicien – l'excellent Young Suk, vétéran de la scène théâtrale coréenne, dont les percus-

sions fermes et les notes aériennes rythment le spectacle –, ces cinq garçons et neuf filles réalisent ici une performance dénuée du moindre faux pas, aussi précis quand ils incarnent tour à tour chaque personnage de la pièce que quand ils se laissent fondre dans le collectif, faisant à chaque instant preuve d'un engagement et d'une justesse qui prennent à la gorge. Car on ne peut en effet qu'être ébloui devant l'énergie qui se dégage du plateau, quand les personnages apparaissent et s'effacent d'un seul geste ou quand un chœur tout entier chante et se meut avec une si belle considération de l'espace et de ses distances.

Respectant à la lettre une direction d'acteur au cordeau, presque chorégraphique, par laquelle aucun geste ni souffle ne paraît superflu, les acteurs de « Tous contre tous » nous offrent alors une formidable leçon d'art théâtral, et leur générosité exemplaire nous rappelle à quel point le théâtre est beau quand il s'inscrit dans la chair et accepte d'être vivant. Car c'est bel et bien de du théâtre, et uniquement à cela, que nous assistons : un théâtre simple et pur, qui s'aime en tant que tel, et qui se dévoile devant nous comme pour célébrer la force de son illusion, dans une unité et une communion qui touchent au sublime.

FOCUS — DEUX CHOIX DU OFF

OFF BINÔME #7 – UN GAMIN AU JARDIN

CONCEPTION THIBAUT ROSSIGNEUX COUR MINÉRALE DE L'UNIVERSITÉ D'AVIGNON

« L'intuition poétique au secours du raisonnement scientifique : "binôme" célèbre la rencontre d'un savant et d'un auteur dramatique. »

RENCONTREZ-MOI

— par Floriane Fumey —

Un gamin entre dans un jardin, il s'avance, observe. Il pose des questions, il veut comprendre ce qui l'entoure et qu'il ne connaît pas. Deux paroles se heurtent puis s'apprivoisent ; la parole savante et celle de l'innocent, naïve et belle. Qu'il s'agisse d'art ou de science, on ne sait jamais ce qu'il va se passer.

Éthnobiologie, génomique, immunologie, nanosciences, neurophysique, paléoclimatologie, hydrogéologie, physiopathologie de l'obésité, écotoxicologie optogénétique, ou autant de terrains inexplorés par l'écriture dramatique contemporaine. Depuis sept années maintenant, la compagnie Les Sens des mots crée et fait tourner ses binômes, collection d'objets insolites immortels qui œuvrent sans relâche pour la réconciliation des mondes. Poétique scientifique ou science poétique, voilà l'art de faire se rencontrer des planètes qui se pensent opposées. Qui dit science dit rigueur. Alors « binôme », c'est tout d'abord un protocole. À partir d'une rencontre d'une heure avec un scientifique, un auteur dramatique doit écrire sous la contrainte. Ayant comme source d'inspiration le travail de recherche du chercheur, il a un mois et demi pour donner 30 mi-

nutes de vie à trois voix. Aucune autre consigne n'est donnée à l'auteur, sinon la liberté de détourner les contraintes. Qui dit recherche dit innovation. « binôme », c'est donc ensuite un format spécial : projection d'un extrait filmé de la rencontre entre le chercheur et l'auteur, puis de la réaction du chercheur à la lecture du texte, mise en lecture du texte, puis discussion avec l'auteur, le scientifique, l'équipe artistique et le public.



Les logiques et les mots s'entrechoquent

Dans un des « binômes de l'édition #7 – Le poète et le savant », l'auteur québécois Daniel Danis rencontre Stéphane Sarrade, directeur de recherche en chimie durable. Concrètement, ce qu'on appelle aussi la chimie verte cherche à réduire les impacts de la chimie sur l'environnement. Les logiques et les mots s'entrechoquent, le décalage des discours prête à rire. Le discours cartésien du chercheur se laisse guider par les divagations sérieuses de l'auteur. Partie des bases techniques, la conversation tâtonne autour du rêve, puis dérive sur l'intuition avant de se poser sur le terrain commun des différences et similitudes entre la science et le théâtre. Quand une vérité

éclate, elle résonne très fort, car la lucidité des parties est immense. « Je ne sais pas pourquoi il faut faire ça, mais il faut le faire. Faire de la recherche, c'est se faire mal, se mettre dans un état de doute, ou de douleur », explique Stéphane Sarrade. Obscure ou lumineuse, la mise en fiction par l'auteur concentre toutes les surprises et les déceptions de la composition dramatique. Quoi qu'il en soit, l'écriture contemporaine constitue le nœud du format. « Un gamin dans le jardin » s'apparente ainsi à une sorte de « Petit Prince » dans lequel Daniel Danis aurait mis toutes les préoccupations d'aujourd'hui : la peur de l'exclusion, les migrants, etc. Très poétique, autant que surréaliste, le texte rend hommage à Hugo, le fils de Stéphane Sarrade, décédé au Bataclan. Que le protocole soit ainsi malmené par une confidence hors plateau, dont l'auteur est responsable, fait donc aussi partie de l'exercice. Et c'est justement cette intimité-là, cette émotion et cette responsabilité, subsistantes malgré tout, qui en font le succès. Expertise à l'appui, « Un gamin dans le jardin » tisse néanmoins une toile de fond scientifique véridique. Dans la cour minérale de l'université d'Avignon, une fusée est montée vers le ciel.

[AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

COMÉDIE
FRANÇAISE

MÉTA MOR- PHOSES

DE LA SCÈNE

70 ANS DE SCÉNOGRAPHIE
À LA COMÉDIE-FRANÇAISE

MAISON JEAN VILAR

JUILLET 2016

EXPOSITIONS • RENCONTRES • LECTURES • BIBLIOTHÈQUE

LIBRAIRIE • BAR ÉPHÉMÈRE • RADIO

association
jean vilar

8 RUE DE MONS • 04 90 86 59 64 • WWW.MAISONJEANVILAR.ORG/NEWS

IN

WE'RE PRETTY FUCKIN' FAR FROM OKAY

CONCEPTION LISBETH GRUWEZ
GYMNASSE PAUL GIÉRA JUSQU'AU 24 JUILLET 18H30

« Le point de départ du travail : les films d'horreur d'Alfred Hitchcock et en particulier "Les Oiseaux" car "la peur dont on y parle est irrationnelle." »

INTRO-SPECTARE

— par Léa Malgouyres —

E sthétique de la défense, mouvement de claustrophobie intérieure, les deux danseurs de « We're Pretty Fuckin' Far From Okay » meuvent un corps qui les agresse. Ils évoluent avec une lenteur reptilienne dans un premier temps puis la frénésie de l'angoisse. Son travail chorégraphique porte les cicatrices de son cheminement artistique. De son passage à PARTS semblent lui rester un rythme, une ponctuation, une inquiétude façon « Rosas danst rosas ». Dans sa façon d'aller chercher la justesse au creux de l'épuisement, on sent brûler encore un peu de Jan Fabre. Lisbeth Gruwez semble poser de grandes questions métachorégraphiques. Comment faire entrer le spectateur dans l'œuvre ? Comment introduire le spectateur dans le corps de l'interprète, le faire se glisser dans ses membres pour qu'il en sente les frictions ? Est-ce que l'étourdir de sa respiration fonctionne ? Est-ce qu'étirer la souffrance des corps provoque l'empathie physique nécessaire ? Pour traiter de l'angoisse, elle crée un mouvement chorégraphique qui se regarde de l'intérieur. La lenteur des mouvements premiers contraint le spectateur à l'observation attentive des corps, du moindre micromouvement, du frisson à la bandaison du muscle. Le spectateur se trouve face à l'essence de ce qu'est « être spectateur de danse », soit une attention exceptionnellement précise portée sur un corps en mouvement. L'attente impatiente que se produise un mouvement, événement aussi anodin qu'essentiel. Nicolas Vladyslav est absolument sublime.

CORPS ANGOISSÉS

— par Youssef Ghali —

R espirer. Respirer, toujours respirer. Parfois, les nerfs se tendent, le corps se crispe, la poitrine se serre – cela devient de plus en plus difficile, de respirer, mais il faut continuer malgré tout, même quand la chair semble vouloir l'empêcher. Viennent alors les gestes, mécaniques, ceux que l'on pense utiles à la décontraction, mais qui n'auront en fait que l'effet inverse et qui, en plus de nous raccourcir le souffle, n'agiront qu'en révélateurs extérieurs de notre nervosité. C'est sur ce langage-là du corps, que l'on suppose incontrôlable, que Lisbeth Gruwez a basé son travail de recherche pour « We're Pretty Fuckin' Far From Okay », sa dernière création (au titre plutôt évocateur). Au premier abord, rien de plus que deux danseurs, chacun sur une chaise, aux mouvements presque imperceptibles. Puis du son. Des respirations, justement, se faisant de plus en plus fortes, et dont la résonance se met à rythmer les corps de Lisbeth Gruwez et Nicolas Vladyslav. On ne peut que saluer la performance des danseurs, impressionnants de précision et de maîtrise, et si le dispositif scénique se révèle particulièrement réussi (remarquable travail de Maarten Van Cauwenberghe au son, et de Harry Cole et Caroline Mathieu à la lumière), force est d'avouer que la proposition peine souvent à captiver pleinement. Peut-être l'extase s'y fait-elle trop rare, peut-être apparaît-elle de façon trop attendue, ou trop systématique. La charge émotionnelle dégagée n'est cependant pas négligeable, et on se consolera avec le souvenir de ce court moment de grâce, au milieu du spectacle, quand quelques brèves notes de musique viennent illuminer le brouhaha des souffles courts et des corps agités.

IN LA DICTADURA DE LO COOL

MISE EN SCÈNE MARCO LAYERA
GYMNASSE DU LYCÉE AUBANEL JUSQU'AU 24 JUILLET 18H

« Sous-titré "Nous nous conformons à notre non-conformisme", le nouveau spectacle de La Re-Sentida se penche sur les bobos. »

RETOUR DANS L'AUJOURD'HUI

— par Jean-Christophe Brianchon —

S pectateur avignonnais : bienvenue en 2005 ! Mais si, tu sais, en 2005 : quand la vidéo sonnait choc et les bites claquaient chic au milieu d'un décor toc ! Tu te souviens ? Non ? Alors vas-y, va au gymnase Aubanel et profite... C'est pour une fois un formidable retour en arrière qu'on te propose. Formidable, parce que contrairement à l'habitude, « La Dictadura... » peut bien revêtir tous les atours ringards de la pièce enragée biberonnée à l'héroïne bourgeoise, elle reste une réussite totale. Ici, ce soir du 1er mai, dans le salon de ce nouveau ministre de la Culture au milieu duquel des bouteilles hors de prix valsent, des Rolex volent et des désespérances érucitent, c'est toute une beauté indigne qui se développe. Et peu importe

le propos faussement politique qui recouvre lourdement la démarche. Celui-ci est évidemment crassement éculé quand les acteurs-performeurs s'en prennent gratuitement à une classe sociale dont ils ne font en plus que détourner les plus grossiers défauts. Oui, peu importe parce que c'est la racine d'un diable désespéré qui pousse dans nos yeux au fil de la représentation, et que c'est terriblement beau. Vous ne me croyez pas ? Alors allez-y. Allez regarder ces jeunes abrutis flotter, abasourdis par une musique que plus aucun autre instrument que la merditude du monde n'est capable d'émettre. Si vous êtes un enfant d'aujourd'hui né sur la planète Terre, vous verrez dans leurs yeux tout le siècle qui se déroule et, avec lui, les raisons de l'échec de ces dix dernières années, qui furent comme cette soirée à laquelle on assiste : sublimes et sordides à la fois.

DOUBLES

C'EST À VOUS QUE CE DISCOURS S'ADRESSE

— par Mathias Daval —

D'abord, on vérifie que le public est le bon : au micro, on demande qui a voté Hollande (la majorité) ou qui est d'origine maghrébine (presque personne). Une fois confirmé que l'audience bobo est prête à recevoir une leçon de morale sur son hypocrisie, la pièce peut commencer. Très vague adaptation du « Misanthrope » à la sauce chilienne postmoderniste – en réalité de facture très classique –, « La Dictadura » poste un constat sans appel : du rouge de la Révolution, il ne reste que la moquette sur laquelle on balance en vrac flûtes de champagne, œufs, crachats, dans ce mépris de classe exacerbé par l'image finale de la femme de ménage en costume d'ours (classes laborieuses, classes plus vrai-

ment dangereuses) qui, au petit matin, se retrouve seule à nettoyer le bordel des bourgeois fêtards. Le spectacle est saturé d'effets vidéo, entre snuff cinéma et YouTube amateur. On débambule, suivi par une caméra à l'épaule, sur différents plans du plateau, puisque les protagonistes survoltés sont incapables de tenir en place. Dès le début, et jusqu'à la séquence finale, la mise en scène compense en agitation ce qu'il lui manque en réflexion, façon Rodrigo Garcia des mauvais jours. Car cette jeunesse sous extase n'a pas grand-chose à dire, au-delà d'une charge un peu facile contre les Angélica Liddell du théâtre contemporain. Une intention agit p(r)op, un second degré permanent et une lucidité affichée sur la possibilité de son propre échec artistique offrent à « La Dictadura » une tentative de dédouanement facile. Qu'on a peine à lui accorder, tant ce spectacle est antisubversif.

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

IN **LEÏLA SE MEURT**

CHORÉGRAPHIE ALI CHAHROUR
CLOÎTRE DES CÉLESTINS JUSQU'AU 23 JUILLET 22H

« Au Liban, les pleureuses ne sont plus nombreuses. Elles sont pourtant la pierre angulaire d'un rituel aussi religieux que social: les condoléances. »

L'ISLAM ÉCLAIRÉ

— par Youssef Ghali —

La soirée aura commencé par un choc. Sous une chaleur moite, sont apparus trois hommes à la peau brune et aux cheveux noirs, suivis d'une femme voilée, qui ont entonné en chœur des mots qui résonnent aujourd'hui d'un écho amer : ceux de la Shahada, le tout premier pilier de l'islam, qui consiste à affirmer qu'« il n'y a de Dieu qu'Allah, et Mahomet est son Prophète ». Inutile d'énumérer les raisons pour lesquelles ces mots de l'islam nous mettent en ce moment mal à l'aise, elles sont si évidentes que cela serait redondant. Mais c'est justement cela qui fait que programmer « Leïla se meurt » aujourd'hui représente un choix d'une pertinence qui se doit d'être saluée. Avec cette deuxième proposition, Ali Chahroure creuse

plus profond dans la tradition musulmane en nous contant, dans une pièce-concert dansée, l'histoire d'une pleureuse dont le travail est de plonger ceux qui assistent aux funérailles dans une forme de tristesse rédemptrice, à grand renfort de prières et d'implorations. Et en nous confrontant à la réalité de l'identité islamique et à l'âpreté de sa tradition, le jeune libanais force nos deux mondes à se regarder dans les yeux, et à s'écouter l'un et l'autre. Alors, en acceptant que nous traversent les chants, les prières et les danses, on percevra peut-être que derrière ce langage, a priori belliqueux, se cache en fait un combat quotidien avec soi-même, avec sa propre impureté, et avec la douleur d'une foi toujours mise au défi – ainsi, par la force de la poésie, nous est révélé le sens originel d'un autre mot terrifiant : « djihad », injustement assimilé aujourd'hui à la guerre prétendument sainte des semeurs de mort.

REGARDS

HAUT-LE-CŒUR

— par Marie Sorbier —

La situation de base est universelle, un homme mort et une femme qui pleure. C'est à cette cérémonie atemporelle qu'Ali Chahroure nous convie sur scène mêlant habilement image, émotion et politique. Les pleureuses incarnent l'intimité entre les tout-juste-morts et les encore-vivants, un accompagnement professionnel – c'est un métier –, une façon d'être tout en emphase et traditions, citations des gestes d'icône et de piété. Vient alors le déploiement de la clameur : nous voilà, telle une foule qui suit le cercueil du martyr, en train de vivre un rituel piaculaire : corps agenouillés, lamentations cadencées, sanglots, en gros plan ou en collectif... La singularité (le chagrin) et en même temps le stéréotype des gestes collectifs (le deuil) offerts et mis en scène tendent parfois à donner à ces lamentations une dimension presque décorative, et, comme le dit Baudelaire,

s'exprime ici la « vérité emphatique du geste dans les grandes circonstances de la vie ». Dégager le pathos de toute figure psychologique, produire des images de lamentation qui ne sont pas pour autant lamentables est un défi que le chorégraphe relève avec simplicité. Ici tout est affaire de corps, de besoin vital et de chants. Des images de pathos non déconnectées du politique, car ce n'est pas seulement l'émotion qui est donnée à voir. Comme l'explique Didi-Huberman dans « Peuples en larmes, peuples en armes », ce geste est avant tout politique. Le chorégraphe libanais ne cède pas à la tentation d'occidentaliser son discours ou son esthétique comme on a pu le regretter chez d'autres créateurs étrangers invités au festival. Les textes chiites psalmodiés gardent leur violence et, même si parfois certains vers sont difficilement audibles par nos oreilles abîmées, il faut saluer le courage et l'amour de son peuple.

OFF

LES 120 JOURNÉES DE SODOME

MISE EN SCÈNE AGNÈS BOURGEOIS
THÉÂTRE GILGAMESH 22H45

« Ayant été le premier à dire comment le désir est lié à une certaine criminalité, Sade a ouvert l'horizon de la modernité. »

CHAIR BRUTALE

— par Youssef Ghali —

Chez Sade, quand il s'agit de pénétration, les options sont nombreuses. Pour le Marquis, il n'est aucun orifice qui ne soit trop serré pour qu'on ne s'y introduise, et, à la manière des innombrables verges évoquées dans ses écrits, c'est toujours avec violence que sa prose rentre en nous, nous laissant flotter sur des eaux saumâtres où se mélangent étrangement le plaisir et le dégoût, dans un doux sentiment de culpabilité. Les corps sadiens, abondamment brutalisés par autant de jeux cruels, deviennent alors le réceptacle d'une perversion aussi malsaine que joyeuse, portant à son paroxysme une transgression qui en devient, en l'occurrence, jouissive. Cependant, dans ces « 120 Journées de Sodome », nos fondements ne se laissent – heureusement – pas brutaliser, puisque c'est par le conduit auditif qu'Agnès Bourgeois, avec une inventivité retorse qui ne déplairait certainement pas au Marquis, lui permet de se glisser, subrepticement, à l'intérieur de nos têtes. C'est effectivement dans un environnement sonore minutieusement construit que nous assistons à la ronde de corps ridicules, prisonniers d'un espace hermétique au sein duquel résonnent avec puissance toute la cruauté et tout le grotesque de la langue de Sade. Accompagnée par sept comédiens-musiciens tous impressionnants de tenue et de précision, Agnès Bourgeois donne alors à entendre, dans une partition visuelle et musicale nous entraînant lentement dans un chaos volontaire, toute la violence de la passion sadienne, et nous plonge avec force au cœur du désir malsain de possession de l'humain, celui qui amène toujours à la domination et à l'écrasement des êtres. Sans nul doute un des grands moments du OFF.

LE MAL SANS REMÈDE

— par Lola Salem —

Liddell réclamait à cor et à cri de nous abandonner à nos pulsions les plus obscures, les plus répugnantes ; celles qui violaient les lois mêmes de la Nature. Si – après la ronde infernale de cette sublime déesse – il vous fallait encore une réponse à cette quête, ne cherchez plus. « Les 120 Journées de Sodome » combleront ce manque – et tous ceux auxquels vous n'aviez pas encore pensé. Tandis que Lepage et Cloutier avaient fabriqué une figure de Sade narrativisée et discursive, où l'esthétique du monstrueux outrancier s'inscrivait tant dans la langue que la chair, la Cie Terrain de jeu se concentre sur le texte pour en révéler le mécanisme d'écriture. C'est ici l'énergie du mot « scabreux » qui est célébrée et mise en scène. L'horreur de l'image n'est illustrée que dans la réaction sensible qu'elle provoque : claquements et résonances de pianos désossés, cris et grincements de dents, affreux martèlement de pas qui scandent l'irréparable chute vers un Mal toujours plus viscéral. Car « il est reçu, parmi les véritables libertins, que les sensations communiquées par l'organe de l'ouïe sont celles qui flattent davantage et dont les impressions sont les plus vives » (Sade). Autour d'une table où sont inscrits les jours des mois de novembre à février, les huit acteurs-trices circulent inlassablement. Dans leur répétition continue de ce calendrier ainsi que des 600 passions qui le rythment – règles de vie désaxées qui dessinent une véritable escalade du vice –, les corps sont les objets d'un désir violent qui décortique la chair. On se trouve emporté-e-s dans ce tourbillon avec une force strictement implacable, sans joie mais avec plaisirs et tourments.

PIERRE ET MOHAMMED

Havre de paix dans la bruyante Avignon, la chapelle de l'Oratoire n'est qu'à quelques minutes à pied de la place de l'Horloge. Sa forme elliptique offre un cadre intime, propice au témoignage, comme celui que nous livre Adrien Candiard. Dans la noirceur des années 1990 en Algérie, celui-ci nous raconte l'amitié de Mgr Pierre Claverie, catholique, et de Mohammed Bouchikhi, son chauffeur musulman. Quelques mois après l'assassinat des moines de Tibhirine, l'écho au combat mené par l'évêque catholique d'Oran en faveur du dialogue interreligieux est retentissant. Magnifiquement accompagnées par Francesco Agnello au hang, certaines questions résonnent longtemps dans cette haute coupole comme de vains appels au ciel. **F.F.**

THÉÂTRE / OFF
— CHAPELLE DE L'ORATOIRE 17H15 —

MARGUERITE D

Habile montage d'entretiens, le texte restitue avec efficacité quelques-uns des « biographèmes » durassiens : l'enfance en Indochine, la mère, le frère « de légende », l'amant chinois, la mendicante, l'alcool, Trouville, la chanson « Ramona »... « Je ne comprends pas toujours ce que je dis. Ce que je sais, c'est que c'est complètement vrai » : vingt ans après la disparition de l'écrivain, le spectacle suppose une vénération qui existe sans doute beaucoup moins. Censée prolonger « symboliquement » le propos, la présence silencieuse d'une marionnette, certes manipulée avec précision et délicatesse par Pascale Toniazzo, n'était peut-être pas indispensable. Mais Charlotte Corman, dans son incarnation de Duras, est remarquable. Une petite robe, de grosses lunettes, une perruque : la frêle silhouette se dessine. Par son jeu sobre, son timbre singulier, ses belles intonations, ses silences aussi, la comédienne obtient du public une concentration totale. **P.F.**

THÉÂTRE / OFF
— CASERNE DES POMPIERS 16H15 —

LA PLAINE ÉTAIT BLEUE

Au milieu des dizaines de propositions exploitant les commémorations de la Première Guerre mondiale, ce projet écrit par Bruno Buffoli détonne par sa forme : une jauge réduite (une vingtaine de places) de spectateurs allongés sur des transats, assistant à l'enregistrement d'une émission de radio. Une immersion auditive, donc, ponctuée de vidéos et une tentative (malheureusement peu convaincante) d'effets olfactifs, comme l'odeur de mercurochrome lors d'une scène d'hôpital. Le choix de s'appuyer sur des récits d'écrivains plutôt que des témoignages directs de poilus résulte en un réalisme poétique superbement narré par la voix suave de Pierre Foviau, avec quelques incartades décalées que l'on aurait aimé plus nombreuses. « La Plaine... » est un dispositif propre et efficace aux vertus pédagogiques indéniables, qui devrait faire le bonheur des sorties scolaires. **M.D.**

THÉÂTRE / OFF
— PRÉSENCE PASTEUR 21H45 —

LE RADEAU DE LA MÉDUSE

Adaptant un texte peu monté de Georg Kaiser, Jolly représente un conte philosophique en huis clos, dont les protagonistes sont des enfants et l'atmosphère proche de celle de « Sa majesté des mouches ». Si la scénographie, tout en brumes et pénombres, est assez convaincante, l'ensemble a des traits un peu forcés, tout à la fois statique et criard. Remarquons tout de même, à l'exception d'une séquence finale techno-grandiloquente, que la mise en scène de Jolly a gagné en sobriété et en subtilité, et on attend de la voir mise en œuvre sur un projet plus convaincant que cette pièce aux accents vieillots et trop démonstratifs. **M.D.**

THÉÂTRE / IN
— GYMNASSE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH 15H —

EN BREF

BRUISSEMENTS DE PELLES

Torturons-nous l'esprit ! Cherchons quels points communs il peut y avoir entre une pelle, oui une pelle, la vraie, et le désir amoureux, la séduction. On pense automatiquement à l'expression « rouler une pelle », qui en passant n'aurait rien à voir avec l'ustensile du croque-mort. On peut aussi, en ayant l'esprit mal tourné, penser au manche dans son sens figuré et jouer sur les symboles. On peut encore, dans un accès de perversion, associer « pelle » à « pal », se diriger vers « empaler » et finir de se perdre totalement. Ou plus sainement aller voir « Bruissements de pelles », une petite merveille de spectacle faite de cirque, de danse et de miroitements d'yeux. Le couple d'acteurs traverse les registres accompagné avec brio par une batterie multiple forme et un violoncelle... Un brin d'air frais dans cette fournaise avignonnaise. **R-2-6.**

DANSE / OFF
— LA PARENTHÈSE 19H —

ÉCLIPSE TOTALE
RIMBAUD / VERLAINE

Après le succès de « Chère Elena » l'an dernier avec ses nombreuses nominations aux Molières, Didier Long revient avec une nouvelle création sur le texte de l'anglais Christopher Hampton, plus tard adapté en film par Agnieszka Holland, et qui relate avec ardeur l'amitié et l'amour des poètes Verlaine et Rimbaud. Trois comédiens dont le seul talent suffit à apprécier le plateau vide et les superbes murs blancs de pierre. Un Rimbaud de dix-sept ans égocentré, fou de désirs, du monde, parfois trop sûr de lui et de sa plume (qui en douterait ?), talent maudit qui finira par le perdre. Verlaine, lui, sombre doucement dans l'alcool, les chantages, peut-être la jalousie et le deuil d'un propos poétique passé le temps de l'insouciance. « Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir » : c'est l'apologie de la jeunesse, de l'amour inconsidéré, au-delà des limites qui nous sont imposées. **C.F.**

THÉÂTRE / OFF
— CONDITION DES SOIES 21H45 —

INTERVIEW

Figure bien connue des festivaliers pour avoir invité de nombreux intellectuels dans son « Théâtre des idées », Nicolas Truong a imaginé un spectacle constitué d'extraits d'entretiens : Duras, Deleuze, Jean Hatzfeld, Aubenas, Pasolini... Le projet était intéressant et les propos sélectionnés ne manquaient pas de force. Une interview, c'est avant tout un dispositif. Aussi aurait-on souhaité que cette réflexion sur l'interviewé et l'interviewer soit rendue sensible par une réalisation scénique plus rigoureuse. Car le spectacle, qui semble tout d'abord venir solliciter le public, abandonne bien vite cette piste et se contente d'effleurer les thèmes, de façon brouillonne et approximative. Nicolas Bouchaud et Judith Henry font ce qu'ils peuvent pour sauver la pièce, au risque de cabotiner. « Ce qui me plaît, c'est que nous ne savons pas où nous allons », dit l'un d'entre eux. Le « plaisir » n'est pas totalement partagé. **P.F.**

THÉÂTRE / IN
— LA CHARTREUSE —
VILLENEUVE LEZ AVIGNON
14H ET 18H

GISÈLE, LE COMBAT C'EST VIVRE

Gisèle naît de la composition de deux témoignages, portés avec force par Christelle Derré et le Collectif Or Normes. De ce mélange naît la question de l'identité, de ce qu'on emporte avec soi lorsque l'on quitte son pays (Damas), pour se rendre là où l'islam ce sont « les Autres ». Et dans cette difficile transhumance à un âge tendre se nouent d'autres inquiétudes, Gisèle s'interroge aussi sur sa féminité, sur ce qui la constitue socialement et humainement. Nous voici emporté-e-s dans une sorte de vagabondage mental, d'une rive à l'autre, parcouru de réflexions humanistes simples mais qui sortent du cœur. L'histoire de Gisèle, c'est avant tout celle d'un beau moment de partage. **L.S.**

THÉÂTRE CITOYEN / OFF
— THÉÂTRE GILGAMESH 19H45 —

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉREUSE :



+ DE 40 CONCERTS EN L'ABBAYE SAINT MICHEL DE CUXA, EN L'ÉGLISE SAINT PIERRE DE PRADES ET DANS LES VILLAGES ALENTOUR, DONT :

MARDI 26 JUILLET : « MITTELEUROPA » MOZART, HAYDN, TCHAIKOVSKI
 JEUDI 28 JUILLET : « OPUS ENSEMBLE » PROKOFIEV, BRAHMS, RYU
 SAMEDI 30 JUILLET : « GRANDS QUATUORS » MOZART, KREISLER, BRAHMS
 LUNDI 1^{ER} AOÛT : « TALICH & FRIENDS » MOZART, MARTINŮ, JANAČEK
 MARDI 2 AOÛT : « MADRID - BARCELONE » ALBÉNIZ, GRANADOS, DE FALLA, TURINA
 MERCREDI 3 AOÛT : « GRANDS QUINTETTES » SCHUBERT, DVOŘÁK
 VENDREDI 5 AOÛT : « SCHUBERT »
 DIMANCHE 7 AOÛT : « MOZART ET SALIERI »
 MARDI 9 AOÛT : « HOMMAGE À CASALS » TCHAIKOVSKI, DVOŘÁK, BRAHMS
 MERCREDI 10 AOÛT : « BEETHOVEN »
 SAMEDI 13 AOÛT : « SÉRÉNADE FINALE » JANAČEK, DVOŘÁK, SCHUMANN

FESTIVAL
 PABLO
 CASALS
 P R A D E S

FESTIVAL PABLO CASALS

L'UNIVERS DE LA MUSIQUE DE CHAMBRE

« DÉSACCORDS PARFAITS »

25 JUILLET - 13 AOÛT 2016 | 64^E ÉDITION
 PRADES | ABBAYE SAINT MICHEL DE CUXA

réservations sur prades-festival-casals.com et au 04 68 96 33 07



Comédien voix professionnel

Plus personne n'ignorera qui vous êtes !

Votre talent prend vie
 au sein d'un CV multimédia sans pareil



Votre talent en illimité
 Pourquoi se priver, quel extrait fera mouche ?



voxingpro

Ne vous faites plus doubler
 Conservez vos acteurs récurrents



Être ou ne pas être...
 ...toujours au bon endroit, au bon moment !



Voxing Pro permet à chaque comédien voix d'avoir toutes les chances d'exprimer son talent auprès du plus grand nombre et à chaque producteur de trouver le comédien idéal pour son rôle, afin qu'ils créent ensemble des produits et des programmes extraordinaires.

À vous de jouer ;-)

Comédien voix professionnel ?
 Inscrivez-vous gratuitement sur voxingpro.com

FIGHT NIGHT

Quel est l'intérêt de vivre en société si c'est pour finir par en devenir une statistique, un élément chiffré sans nom ni âme, dont l'identité se retrouve systématiquement noyée ? C'est la question que posent les Belges d'Ontroerend Goed dans « Fight Night ». À travers un dispositif original et – on suppose – faussement interactif, les spectateurs sont invités à voter pour leur candidat favori lors d'une sorte de reality show qui prend rapidement des tonalités idéologiques. Mais qu'importe si nos votes influent réellement sur la trame, finalement : l'intérêt est avant tout de nous confronter à nos choix et à leurs conséquences pour mieux les interroger, et éventuellement questionner ceux des autres. Un spectacle dont on sort avec l'envie de parler à ses voisins, plaisir assez rare pour être souligné. **Y.G.**

THÉÂTRE / OFF
— MANUFACTURE 14H15 —

HEARING

En mêlant le fait divers, l'anecdotique à la réflexion sur l'identité et la société iranienne contemporaine, sans jamais apporter de réponses définitives, où Koohestani fait preuve d'une justesse remarquable. Racontant l'histoire d'une jeune fille « accusée » d'avoir reçu un homme dans la chambre du dortoir universitaire, sans qu'on parvienne à connaître la vérité des faits, il fait revivre aux personnages l'« interrogatoire » subi avant le conseil de discipline. En réitérant cet instant, par l'usage de la vidéo, de l'ellipse, d'une écriture de la répétition qui s'altère peu à peu, il fait surgir le poids des manipulations, des interdits, des pressions, de la culpabilité, des fantasmes. Interprété sur une scène totalement épurée, et depuis la salle, ce « Hearing » est une fiction qui nous place en témoins directs d'un système installé. **R.P.**

THÉÂTRE / IN
— THÉÂTRE BENOIT-XII 15H ET 20H —

SISTERS

Les propositions atypiques de la SACD accouchent parfois de merveilles de drôlerie, de sensibilité, de grâce ou d'idées. La rencontre entre la danseuse chorégraphe (et bien plus que cela) Elsa Wolliaaston et Roser Montlló Guberna, qui mêle théâtre, flamenco, classique, fait place à tant d'instant de connivence, d'entraide, de protection que, l'espace de 30 minutes, le plateau devient le lieu de la fraternité. Entre deux « poses » façon photo de famille, les comparses se guident lentement en se frôlant la main ; s'accompagnent, complices. Roser monte sur le dos d'Elsa, elle l'assoit, la prend sur les genoux. Elsa porte Roser, elle fait surgir des images d'enfance (le jeu de la brouette). Les physiques opposés des deux danseuses permettent aux corps de multiples exercices que les sourires des « sisters », par trois fois, viennent peindre d'une délicate émotion. **R.P.**

SUJETS À VIF / IN
— JARDIN DE LA VIERGE DU
LYCÉE SAINT-JOSEPH 11H —

EN BREF

CONTRE LES BÊTES

Difficile de reprendre le texte de Rebotier ; sa langue qui s'enroule, se déroule, se déploie à l'infini tout en investissant les moindres méandres des mots et de l'imagination propre à leur entrecroisement. Charlotte Arrighi de Casanova et Serge Lipszyc incarnent avec énergie cette polyphonie consubstantielle aux écrits de l'auteur. Mais les lacunes de la mise en scène n'arrivent jamais à vraiment donner de l'ampleur à cette langue formidable. Ce petit bain dans la richesse musicale et philosophique de Rebotier est finalement un peu tiède et c'est bien dommage, car la passion se lit dans le visage des deux acteurs. **L.S.**

THÉÂTRE / OFF
— THÉÂTRE DES BARRIQUES 13H —

LA CLEF DE GAÏA

La grand-mère Mouïma regarde sa petite-fille, Gaïa, grandir. Grandir loin du bled et avec des rêves de chants « américains » plein la tête. La voix de Lina Lamara emplit la petite salle de ses accents méditerranéens. Elle est celle de tous les personnages et celle, pure, du chant qui s'élève pour raconter la peine, l'amour, la nostalgie. Celle qui dévoile ce qui est mis sous clef : un secret de famille. Dans cet opéra miniature à la mise en scène magnifiquement coordonnée (Christos Mitropoulos) se joue une quête identitaire d'une rare beauté. Les générations se parlent en un seul et même gosier et, se transmettant les gestes du quotidien, tissent également un lien mémoriel puissant. La mémoire de Mouïma rencontre l'être en devenir de Gaïa et l'émotion perce à travers un texte savoureux et une musique mêlée d'Orient et d'Occident (Lina Lamara et Pierre Delaup). **L.S.**

THÉÂTRE MUSICAL / OFF
— LES 3 SOLEILS 15H10 —

LA QUESTION

QU'EST-CE QU'ON ATTEND ?

— par Johnny Lebigot —

« Comme l'époque ne se prête guère à la fête, même si elle en donne une mascarade, par esprit de confusion je pousse la chansonnette. Et pour goûter à l'instant du premier rendez-vous, de concert avec Perec, je me souviens de Ray Ventura. Et pour commencer : « Quelles nouvelles ? Tout va très bien, Madame la marquise... Et pourtant il faut que l'on vous dise, on déplore un tout petit rien, un incident, une bêtise, mais à part ça tout va très bien... » Tout est ruiné, tout est en feu... Tout va très bien...
Qu'est-ce qu'on attend ? « Nos petites affaires à nous, c'est ce qui passe avant tout... Chacun sur terre se fout des petites misères de son voisin du dessous... Quand une belote rencontre un autre fromage, qu'est ce qu'ils débitent ? Des histoires de pendules. »

Et nous, qu'est-ce qu'on attend ? « De l'entrepont jusqu'à la hune ce bateau-là est dangereux... Si les marins sont saouls, le capitaine est ivre... ça va très mal finir... »
Qu'est-ce qu'on attend ? « Et puis d'abord qu'est-ce que ça peut vous faire ? C'est imprudent de vouloir tout savoir... La réponse donne à penser. Mais il faudra s'en passer. »
Qu'est-ce qu'on attend ? Rendez-vous chez les fous... « Je suis Éléonore d'Aquitaine. Ça se soigne. Je suis le Satyre du Bois de Boulogne. Eh bien t'en as tout l'air. » Rendez-vous sur le pont d'Avignon... « Nous attendons à nouveau une vedette... mais il s'agit malheureusement d'une vedette de la police fluviale. » « Ah que c'est dur de donner une Fête, Maintenant qu'ils sont tous partis, que la corvée est finie... Éteignons tout... » Je me souviens... Un bon début, se retourner au risque de se transformer en statue de sel, non regarder en ar-

rière pour recommencer... mais construire avec les morceaux d'un monde qui n'attend que de tomber, au risque d'être nous aussi emportés par la mer...

Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux... Ray Ventura, 1908-1997, compositeur, chef d'orchestre, éditeur de musique et producteur de cinéma. Au cours des années 1930, il promeut le jazz en France. Fuyant les persécutions antisémites, il quitte la France en 1941.

Codirecteur de *L'Échangeur à Bagnolet*, Lebigot écrit et collectionne les végétaux depuis sa jeunesse. Il multiplie les expositions dans la confusion des règnes : animaux, végétaux, minéraux et présente à La Mirande « *D'une chute d'ange* » où la croyance n'est pas dissociée de la raison, de la connaissance et de l'imagination.

IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR, ET NOUS

athénée • théâtre Louis-Jouvet

dracula

musique
Pierre Henry
nouvelle version
pour orchestre sonorisé
et orchestre d'enceintes
Arthur Lavandier
direction musicale
Maxime Pascal
informatique musicale
Augustin Muller
projection sonore
Florent Derex
Le Balcon

2 > 3 juin 2017

toute la saison 16-17
sur athenee-theatre.com
01 53 05 19 19



DU 1^{ER} JUILLET AU 3 SEPTEMBRE 2016

ÉCLATS DE RUE

SAISON DES ARTS DE LA RUE DE CAEN

75 SPECTACLES
GRATUITS

caen.fr f t i

CAEN
Normandie



LA QUESTION

QU'EST-CE QU'ON ATTEND ?

— par Clara Le Picard —

« À trop attendre, on s'est endormi. On dort, et on rêve. Bien confortablement installé dans son fauteuil, son canapé, son lit et on rêve. On se voit marcher sur un sentier de campagne loin de tout danger, avec les gens qu'on aime, sans arrière-pensée puisque le monde va bien. Il n'y est plus question de fermeture de frontières, de protection, de gouvernements violents, d'atteintes aux droits de l'homme, de pollution, de danger nucléaire. À trop attendre, on s'est endormi. On dort, et on rêve. On s'est libéré de tout ce qui obscurcit notre conscience d'être dans un des rares pays riches et en paix de cette planète, on en a oublié la litanie de la crise qui veut nous faire croire que tout est notre faute, à nous, assis dans notre fauteuil ou notre canapé. Dans le rêve, on voit clair, on voit qu'on ne déteste pas notre voisin, on voit que l'argent ne mène pas le monde, on n'a plus peur de l'inconnu. On marche sur ce sentier de campagne vers un inconnu attrayant, on est prêt pour la découverte et l'émerveillement. À trop attendre, on s'est endormi. On dort, et on rêve. On est redevenu libre, loin de la cacophonie du présent. L'ordre ancien n'est plus, le monde ancien n'est plus. À chaque époque ses récits, nous avons à inventer les nôtres.

On n'attend plus rien, on imagine, on rêve. Comme dit la femme de Barbe-Bleue dans "De l'imagination", "l'humanité tient dans ce rêve, sans rêve, comment dissocier l'homme de l'animal". Alors on rêve et on passe à l'action.»

Clara Le Picard est comédienne, scénographe, auteur, metteuse en scène et chanteuse formée à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs. Elle présente « De l'imagination » au festival d'Avignon cette année.

LE DESSIN

« TRUCKSTOP »

— par Baptiste Drapeau —



LE FAUX CHIFFRE

O

C'est le nombre de spectacles que I/O a aimés cette année selon ses détracteurs.

L'HUMEUR

« They'll be back. »

— Le Terminator T-800,
à propos des rédacteurs de I/O —

I/O MICRO

@LESTROISCOUPS

Avignon: Espace de @AurelienBory Le léviathan en mode Perec! #FDA16 #Espaace

@RICKETPICK

babel 7.16 "pour la kermesse de l'école ca sera parfait. non, suis severe : pour l'ouverture de l'euro!" dixit la voisine et paf !

@PLACEMENTLIBRE

La rumeur court au bar du IN que @jcbrianchon et @mariesorbier prévoient de racheter l'Olympique de Marseille. (d'après @lebruitduoff)

@MARIESORBIER

Clichés à gogo et provoc à 2 balles, si c'est ça la révolte on est mal barrés #layera

@RONANYD

J'apprends avec grande joie que #WeLoveArabs que j'ai raté à la @LaManufacture84 sera au @MonfortTheatre en novembre ! #Off16

@PHILIPPENOISSETT

Pas un seul morceau de Bowie dans le In d'Avignon, tout fout le camp... (mais du Nina Simone comme chaque année)

—
Tweitez : #iomicro — @iogazette

COUPER POUR UN TEMPS DE NOS PEINES

REPORTAGE

VINCENT C THÉÂTRE LE PALACE 22H15

LE MAGICIEN OSE

— par Augustin Guillot et Pierre Fort —

Snobisme ou besoin d'exotisme ? À I/O, cela faisait un moment qu'on se disait qu'il faudrait tenter une descente au Palace. On a flashé sur l'affiche de Vincent C, le « magicien pour adultes ». On est allé le voir. On a ri comme des malades. Et si c'était au Palace qu'on pouvait recevoir une véritable leçon de théâtre ?

Il n'a jamais entendu parler de I/O. Mais quand il comprend que le journal ne se passionne pas vraiment pour la programmation du Palace, il nous rassure et sourit, relax : « Moi, j'aime mieux les intellectuels. » Vincent C, trente-cinq ans, pratique son art depuis tout jeune : quinze ans de carrière déjà, des salles pleines au Québec, son pays d'origine, la notoriété en France, conquise en deux saisons à « Fort Boyard ». Il a même partagé la scène avec Arturo Brachetti. Trash. Ainsi définit-il son style. « Au Québec, on m'appelait le bad boy, le mauvais garçon de la magie. » Il ne se prive pas de faire des remarques sur l'âge, le physique, le prénom de « ses victimes ». Il malmène des spectateurs ravis, qui n'y trouvent rien à redire et en redemandent. Au besoin, il réactive « des stéréotypes tellement cons qu'ils ne peuvent que provoquer le rire. Car le but, c'est précisément de se moquer des préjugés ».

Vincent C n'aime ni les losers ni les weirdos : lorsqu'un spectateur échoue dans un défi qui lui a été lancé, il a gagné « une promenade dans le parc avec Joël Legendre », cet humoriste canadien surpris par la police en train de se masturber dans un jardin public. Comme Legendre n'est pas très connu en France, la blague est remplacée par une invitation chez les Le Pen. Car « personne n'aurait envie d'aller dîner avec Marine Le Pen ».



**Vincent C, c'est en somme
l'Angélica Liddell des boulevards**

Les numéros s'enchaînent. Question tempo, implication du public, déplacements dans l'espace, Vincent s'y connaît : sa théâtralité intuitive et déglinguée, sans avoir besoin de s'embarrasser d'un quelconque prestige littéraire, en imposerait aux jeunes metteurs en scène qu'encense la critique. D'ailleurs, on retrouve chez Vincent C tous les ingrédients qui séduisent ou scandalisent le public le plus exigeant du festival. Le spectateur du IN ne serait-il pas un spectateur du Palace refoulé ? « Ce n'est pas un spectacle de cul, même si je montre mon cul. » Vincent C, c'est en somme l'Angélica Liddell des boulevards.

En moins chochotte. Pas besoin de rassurer le public sur la survie des anguilles (voir I/O Gazette n° 33). Ou de placer partout des pancartes attestant qu'aucun animal n'a été maltraité, comme y avait été contraint Jan Fabre, avec ses grenouilles écrabouillées du « Pouvoir des folies théâtrales ». Vincent C fait exploser sa colombe dans un gros bazooka, avant de la pulvériser à grands coups de batte de base-ball. Ne reste plus qu'un tablier, couvert de plumes, maculé de sang : « Mesdames, on s'inquiète pas. Une colombe, ça coûte que 15 euros ! »

Il explique : « J'ai étudié l'histoire de la magie. Autrefois, c'était beaucoup plus trash : les mecs, comme Bartolomeo Bosco au XIX^e siècle, décapitaient pour de bon des animaux vivants, des colombes, des corbeaux. » Mais le maître vénéré, c'est Houdin, le père de la magie moderne. « Comme lui, je suis le plus honnête des arnaqueurs. » Houdin voulait en finir avec tous « ces médiums, qui prétendaient avoir de véritables pouvoirs ». Vincent C n'aime la magie que quand elle dit le vrai. Avec son spectacle, il dénonce tous les abus et les manipulations : la télé, les politiciens... Vincent C est au fond une bonne fée qui, en recourant à tous les artifices du théâtre, va droit à la vérité et dissipe les mauvais sortilèges qui nous menacent.

LA QUESTION

QU'EST-CE QU'ON ATTEND ?

— par Christian Benedetti —

« **L**a fin de l'humanité et peut-être le début d'une autre. Aujourd'hui, comme le dit Giorgio Agamben, la seule figure possible d'un être humain est celle du réfugié. Chacun est la somme de ses actes et n'a d'existence que dans leurs conséquences. Aujourd'hui, le changement abrupt des règles confronte l'individu à l'obligation de s'adapter à une situation contre nature. Nos luttes sont devenues des combats et le bonheur commun s'est transformé en bien-être individuel. Nous avons perdu le sens tragique de l'humain, nous nous attachons à le regarder. La conscience qu'a le citoyen d'un pays démocratique de sa condition non comme un état de fait mais comme un sursis le pousse à lutter pour servir un ordre nouveau. Nous sommes coupables justement parce que nous sommes innocents. Nous devons nous rendre à cette évidence : la démocratie ce n'est pas les autres, c'est TOI. Nous devrions avoir peur du futur, nous y sommes déjà allés. Comme le dit Edward Bond : "Toutes les révolutions sont inscrites au dos du calendrier." Que décidons-nous ? Qu'attendons-nous ? »

Christian Benedetti poursuit le projet dans lequel il s'est engagé depuis cinq ans : monter l'intégralité de l'oeuvre dramatique de Tchekhov. Après La Mouette Oncle Vanja Trois Soeurs et La Cerisaie, il fait une pause d'un an pour remonter Blasted et 4.48 Psychosis de Sarah Kane, après les avoir créés en France il y a 17 et 16 ans.

I/O Gazette n°39 — 23.07.2016
La gazette des festivals — www.iogazette.fr
Gratuit, ne peut être vendu.

Éditeur : I/O — Mairie du 3^e, 2 rue Eugène Spuller, 75003 Paris
— contact@iogazette.fr
Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680
Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — +33 6 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — +33 6 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint
Jean-Christophe Brianchon jc.brianchon@iogazette.fr

Conception graphique **Gala Collette**

Maquettage **Auriana Beltrand**

Responsable Partenariats / Publicité
India Bouquerel india.bouquerel@iogazette.fr

Retrouvez-nous sur **Twitter et Facebook**.

Ont contribué à ce numéro

Baptiste Drapeau (illus), Lola Salem, Augustin Guillot, Youssef Ghali, R-2-6, Floriane Fumeu, Rick Panegy, Cécile Feuillet, Frère Charles Desjober, Léa Malgouyres, Pierre Fort.

Photo de couverture

Johnny sur le tournage de *D'où viens-tu Johnny* (1963). Photographie de Claude Schwartz. Avec l'aimable autorisation de l'association Claude Schwartz photographe.

PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR TERRE DE FESTIVALS



Conception-réalisation : Direction de l'Information de la Région. Photo : Christophe Raynaud de Lage, Région G. Cécaldi, Gettyimages et Wallis.fr.

« Ici, les festivals ont trouvé leur terre d'élection. D'Avignon à Aix-en-Provence en passant par Arles et Orange, ce sont plus de 800 festivals qui ont lieu chaque année, comme autant d'atouts incomparables pour le rayonnement de Provence-Alpes-Côte d'Azur.

Président de ce territoire d'exception, je veux être le premier défenseur de la liberté des artistes, leur partenaire le plus déterminé, celui qui sera toujours à leurs côtés. »

Christian ESTROSI

Président de la Région
Provence-Alpes-Côte d'Azur

Région



Provence-Alpes-Côte d'Azur